



VALÉRIE FORGUES

Un choix d'amour

difforme
triptyque

UN CHOIX D'AMOUR

La collection DIFFORME accueille des essais narratifs dont l'auteur·rice relève le défi de se mettre en danger par l'écriture. Des textes qui engagent le corps et l'époque avec les armes de la littérature.

Collection dirigée par Nicholas Dawson

Déjà paru dans la collection DIFFORME

Nicholas DAWSON et Karine ROSSO, *Nous sommes un continent. Correspondance mestiza*, 2021.

Clara DUPUIS-MORENCY, *Mère d'invention*, récit, 2018.

Maggie NELSON, *Les argonautes* (traduction de Jean-Michel Thérout), récit, 2017.

Jacob WREN, *Un sentiment d'authenticité. Ma vie avec PME-ART* (traduction de Daniel Canty), récit, 2021.

Valérie Forgues

Un choix d'amour

triptyque

Direction littéraire : Nicholas Dawson
Révision linguistique : Karianne Trudeau Beaunoyer
Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : KX3 Communication
En couverture : photo de Louise Marois

Groupe Nota bene
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1
info@groupenotabene.com
groupenotabene.com

© Triptyque, 2023
ISBN : 978-2-89801-202-0
Triptyque est une division du Groupe Nota bene.

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) H2X 2V4
Téléphone : 514 499-0072 Télécopieur : 514 499-0851
Distribution : Socadis

Diffusion pour la France et la Belgique :
DNM (Distribution du Nouveau-Monde)
30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris
France
<http://www.librairieduquebec.fr>
Téléphone : (33 1) 43 54 49 02 Télécopieur : (33 1) 43 54 39 15

Nous remercions le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour leur soutien financier. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Le Groupe Nota bene (Triptyque) est inscrit au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition et bénéficie du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC

Québec



They say a pregnant woman dreams her own
death.

Adrienne RICH

The Dream of a Common Language

Ton absence m'a permis d'être la femme libre
que je suis aujourd'hui.

Colombe SCHNECK

Dix-sept ans

Juin 2022

Me réveillent des pleurs comme des coups de feu. Un court instant, je panique: l'apocalypse vient d'éclater de l'autre côté des cloisons qui me séparent des lamentations. Depuis combien de temps retentissent ces cris au milieu de la nuit?

Je tends l'oreille. Je distingue un mot parmi les plaintes. *Maman*. Répété en boucle, de la même manière, à un rythme régulier. Un battement de tambour, une supplication.

Ma-man, ma-man, ma-maaan!

La dernière syllabe résonne à l'infini, le ton monte d'un cran. C'est maintenant un ordre monstrueux.

Bien éveillée au creux de mon lit, je reste immobile, sur le qui-vive. Je suis une présence muette, invisible, silencieusement témoin de la terreur, de l'angoisse ou des caprices de l'enfant. Des vagues montent, de mon ventre à mon cœur, et me nouent la gorge. Culpabilité, curiosité à la fois sincère et un peu malsaine. Je serre les mâchoires. Suis-je seule à entendre ces hurlements? Est-ce que quelqu'un va se lever pour consoler l'enfant?

Je ne bronche pas, envahie soudain par un grand calme.

Je ne suis pas la mère interpellée.

Je ne suis pas cette personne réclamée qui devra aller le soigner, peut-être avec joie, peut-être avec impatience, donner d'elle-même jusqu'à ce que cesse la tempête. Dans l'appartement voisin où se joue cette scène, on n'attend rien de moi.

J'écoute les pleurs encore un moment, puis je sors du lit, ferme la fenêtre, me rendors.

Hiver 2018

À la bibliothèque, je range des livres en réservation sur le rayon de libre-service. Un usager régulier se plante près de moi, il me regarde un moment, me demande si j'attends un enfant.

Câlisse.

C'est la troisième fois qu'on me pose la question depuis quelques mois. Cet homme, je veux l'envoyer chier, mais je fais semblant que ça m'est égal. J'inspire, garde une contenance, comme si le malentendu ne m'affectait pas. J'encaisse la claque sans broncher. Je résiste à l'idée de rentrer chez moi et de me faire vomir. Je suis énorme et j'ai l'air de vouloir sacrifier ma vie à élever des enfants, c'est bien ce que la question sous-entend.

Pas du tout, c'est peut-être ma robe...

Une robe en fin tricot noir, très ample, avec un col roulé. Ça s'appelait une robe-cocon sur le site de Simons. J'avais trouvé ça beau.

L'homme insiste.

Tu es certaine? Me semble que...

Il écarte les bras, les élargit autour de lui, dessine un corps rond.

Il est 10 h 30. Je suis prise au travail jusqu'à 17 h dans mon linge qui me donne l'air d'avoir été engrossée. Je n'ai plus une miette d'estime de moi. Il finit par me dire qu'en tout cas, je suis bien belle et que ça m'irait bien, d'être *maman*, comme s'il parlait d'un petit haut ou d'une coupe de cheveux.

Au moment de la pause repas, je touche à peine mon lunch. Je passe le reste de la journée à me rentrer le ventre en planifiant mes entraînements de la semaine, le nombre de longueurs à la piscine que je ferai et mes séances de yoga ; il faudra en ajouter, moins manger, boire beaucoup d'eau.

Me traversent l'esprit ces quelques semaines où j'ai réellement été enceinte.

Quand me prend l'envie de jouer à la mère, dans ma tête j'ai tous les enfants que je veux.

Des bébés imaginaires pour chaque homme dont je suis tombée amoureuse.

Ils restent en moi, à l'abri de ce qui pourrait les briser.

Celui que j'ai porté pendant quelques semaines flotte auprès de moi.

Ça me suffit.

C'est dans le noir de mon ventre, dans son silence, dans son invisibilité, que j'ai aimé l'enfant, et que je l'aime encore aujourd'hui. Il a existé, par sa simple éventualité.

Je l'ai fait disparaître comme on place un objet en sûreté, moitié en moi, moitié dans le vide.

Le souvenir de sa présence me traverse parfois, mais c'est dans son absence totale que je trouve ma paix.

J'aurais préféré qu'il ne soit jamais possible.

Je conserve la trace qu'il a imprimée sur mon cœur.

À quel moment arrête-t-on d'être si dure avec soi-même?

À quel moment cesse-t-on de se rêver lisse, parfaite, de se raconter des histoires pour entrer de plain-pied dans le réel?

Si j'étais devenue mère, j'aurais sans doute attendu quelque chose qui ne m'aurait jamais comblée : retrouver mon temps, mon énergie, mon corps. Avec un peu de chance, j'aurais ressenti de la fierté pour mes enfants, pour leurs bons résultats scolaires. J'aurais espéré de leur part une certaine obéissance, je leur aurais souhaité du succès, des choix qui m'auraient fait briller par procuration.

Si j'étais devenue mère, je me serais peut-être changée en monstre.

Il y a les femmes qui créent, qui travaillent, qui aiment et qui, en même temps, vivent en marge de la course dite traditionnelle du monde, se rêvent, se construisent autrement qu'en mère-courage. Je les imagine penser *Je sais parfaitement bien ce que je rate et parfaitement bien ce que je m'épargne.*

Il y a les regards supérieurs des gens qui pensent détenir la vérité : je passe à côté d'une expérience importante ; un jour, je vais m'en mordre les doigts.

Il y a les yeux prisonniers de celles qui se sont trompées, qui regrettent d'être devenues mères.

La plupart d'entre elles restent, malgré la lourdeur de la charge. Certaines abandonnent tout.

On essaie de bâtir une vie, une carrière, des livres, des relations ; de posséder des vêtements, une auto, une maison, une fortune, un statut social ou quelque chose de significatif ; de léguer ces biens, nos idéaux, une partie de soi à celles, à ceux qui nous suivront, mais nos vies, la mienne en tout cas, ne sont souvent une longue série de fantaisies, d'épreuves.

Je peux faire le deuil de bien des choses, mais pas celui de m'appartenir.

Je ne rêve pas d'un enfant idéal.

Je ne rêve pas d'un enfant.

La maternité m'a effleuré l'esprit, mais ne m'a jamais habitée. Elle a été évoquée par des amoureux ou des amants qui voulaient devenir pères. Chaque fois que la question a été soulevée, elle me faisait l'effet d'une roche sur ma poitrine. Je me tendais, écrasée sous son poids, pressée de me prononcer, idéalement de façon enthousiaste et positive. Ou alors, je devais fournir une sacrée bonne explication, un projet de vie spectaculaire, assez flamboyant pour justifier que je me sauve du *vrai projet*. Sinon, il n'y avait pas de raison valable pour que je passe à côté de l'expérience; après tout, c'est naturel, les êtres humains sont programmés pour reproduire l'espèce et toutes les femmes ont l'instinct maternel.

Je balayais le sujet sous le tapis : je verrais bien un jour si, par accident, je me retrouvais enceinte. Attendre m'évitait de réfléchir à la question, de me fixer. Placée devant le fait accompli, comme si c'était une chose qui s'était produite toute seule, sans que j'aie à intervenir, il me semblait que je n'aurais ni à choisir ni à planifier quoi que ce soit.

La vie déciderait pour moi.

Bizarrement, je pensais que si cela m'arrivait, je saurais accueillir l'enfant.

Lucie Joubert
*L'envers du
landau.
Regard extérieur
sur la maternité
et ses
débordements*

On dit *tomber* enceinte et j'entends *tomber en bas de sa chaise* ou *tomber amoureuse*.

C'est une chute, une débarque; la mise en tombe, l'enterrement d'une partie de soi à la place de laquelle émergera une autre, ou pas.

C'est une métamorphose, Kafka, Cronenberg et *Alien* en même temps.

Pendant huit semaines, j'ai été tirée vers le bas, j'ai porté le poids de mon corps comme celui si lourd du fœtus qui se développait en moi. La honte et des sentiments contradictoires m'étouffaient. Je me sentais à la fois souillée et porteuse d'un certain sacré. Le matin, au réveil, ou juste avant de dormir, l'enfant éventuel m'obsédait.

J'ai perdu l'équilibre, me suis sentie loin de mes amies, étrangère à ma propre mère.

J'ai pensé au lien complexe, à l'amour excessif qui parfois enchaîne, parfois sépare les mères et les filles.

Ma mère m'a souhaitée, attendue. Elle m'a raconté récemment qu'elle passait des heures à me regarder quand j'étais bébé. Elle avait vingt-quatre ans. Aurais-je été amie avec la femme qu'elle était? Au moment où se dessine pour moi la possibilité de devenir mère, j'ai la certitude qu'elle ne saura pas calmer mon angoisse.